

Basse-ville

Valérie Fortin

Numéro 109, printemps 2006

Défaillances

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, V. (2006). Basse-ville. *Moebius*, (109), 57–65.

VALÉRIE FORTIN

Basse-ville

Québec, rue Notre-Dame-des-Anges, 21 décembre 1988, deux heures du matin. Mercure à la hausse, moral à la baisse : -13 °C sous les lampadaires. En suspension dans l'air, des flocons de neige perdus montent ou descendent au gré des tourbillons.

Je squatte chez Nikky depuis quelque temps, dans son 1 1/2 du 77, rue Saint-Vallier, un vieil immeuble gris avec vue imprenable sur la cour bétonnée.

Malgré l'absence quasi totale de verdure à l'horizon et la santé mentale précaire de certains voisins, j'aime bien le dépaysement que m'offre le quartier Saint-Roch ; il était grand temps que je sorte de Sainte-Foy, banlieue snob et richarde dans laquelle j'ai baigné beaucoup trop longtemps. Ici, au lieu de compétitionner d'ardeur à couper leur gazon à l'équerre et à ériger les plus belles clôtures entre les bungalows, les gens, l'été, sortent sur le trottoir équipés de caisses de vingt-quatre et de chaises longues puis jasant entre voisins toute la nuit. Aussi, contrairement aux banlieusards hypocrites qui se parlent dans le dos, ici les différends se règlent sur-le-champ à coups de poing, de bouteille, de couteau, de .12 ou de cocktail Molotov. Parmi les désavantages, notons toutefois que, quand vous êtes une fille qui vous baladez seule dans les rues, on vous soupçonne systématiquement d'être une pute, et qu'il y a toujours quelqu'un, quelque part, qui vous observe, qu'il s'agisse du bum édenté qui sort de la taverne à quatre pattes, de la grand-mère parano insomniaque qui se berce devant sa fenêtre ou de la famille du lac Beauport qui traverse la ville en auto en vous dévisageant au passage comme un animal de cirque.

Mais l'essentiel est que ça me fait beaucoup moins loin pour me rendre chez mon pusher, rue De La Reine. Je

n'ai jamais retenu l'adresse ni le nom du bonhomme même si je peux aller sonner chez lui jusqu'à trois fois par nuit pour lui acheter ma dose d'Halcion, puissantes benzodiazépines aux dangereux effets secondaires. J'ai découvert, je ne sais plus comment, l'existence de ce revendeur qui en a toujours : des pots de 500 qu'il me montre parfois pour me jeter de la poudre aux yeux dans l'espoir que je le paye en nature pour en avoir plus. Malheureusement pour lui, je ne fais pas la pute, je ne l'ai jamais fait et ce n'est pas aujourd'hui que je vais m'y mettre. J'ai résisté, depuis mes douze ans, à toutes les sollicitations, résolue à gagner ma vie comme n'importe quel autre bandit : vol à l'étalage, fraude, commerce de cannabis, cambriolage... Pas question non plus de suivre mes amies qui s'en vont danser en Beauce ou à Toronto. Parallèlement, j'ai fait tous les petits boulots : camelot, téléphoniste, caissière, pompiste, mais jamais longtemps au même endroit, lasse du mépris des patrons et du manque de sommeil accumulé.

Depuis quatre ans, j'ai dû prendre 5000 de ces maudites pilules. C'est la seule dope — à part la cigarette — pour laquelle je n'ai aucun contrôle. Et suffit que j'en aie pris une pour perdre tout jugement ; je deviens complètement obsédée, en manque, j'en reprends, le double, le triple ou le quintuple, autoprescription exponentielle, jusqu'à épuisement des stocks. Avec le hash, la mesc, l'acide, la coke et même l'héro, je suis capable de mettre les breaks, mais avec les Halcion, c'est une autre histoire. Et aujourd'hui je réalise que ce n'est pas trop bon d'habiter à quatre coins de rues de chez son pusher...

Je viens d'avoir 19 ans et je ne me rappelle même plus de ce que j'espérais de ma vie. En attendant de me souvenir ou de mourir, j'erre sur les trottoirs gris de la ville, côtoyant les prostituées de la rue Notre-Dame-des-Anges, enjambant leurs rêves brisés qui jonchent le chemin et m'enfargeant du même pas dans les miens. Nos dérives se frôlent sans se toucher, nos regards se croisent sans se voir. Prisonnières de la basse-ville, nous déambulons sur ses trottoirs, craquelées, fanées ; fleurs de macadam ensemençant le bitume de mégots de cigarettes comme si quelque chose d'autre que le désespoir ou l'emphysème allait y croître... Et je me demande bien pourquoi on les appelle

« filles de joie ». Car j'ai rarement vu des filles paraître moins joyeuses qu'elles, surtout quand elles arpentent la rue à -40°C en talons hauts, bas de nylon et petite veste de coton, une grimace figée au coin des lèvres gercées. La joie appartient aux clients, c'est clair, pour lesquels il y a un prix pour chaque office, pour chaque orifice, avec ou sans condom : hépatite, herpès, VIH en prime, comme autant de petits cadeaux à rapporter à leur femme en rentrant... Parfois, je vois les filles courir, après une passe, réinvestir dans leur outil de travail émoussé tout l'argent qu'elles viennent de gagner : hot-dog, patate, Export A, Labatt, coke, crack, smack...

Puisqu'il n'y a pas une fille dans la rue cette nuit, je suis la seule à mériter les coups de klaxons et les sifflets des moustachus en rut affaîssés derrière leur volant. Ils suivent mes pas en roulant lentement à mes côtés, vitre baissée, m'empoisonnant de leurs propositions aux relents d'alcool et de monoxyde de carbone. Je les envoie chier, je leur montre mon doigt et quand ils insistent trop je les menace avec mon couteau en leur foutant un coup de pied dans l'aile et en les invitant à venir se battre.

Ce soir, ils m'enragent particulièrement du fait qu'on est à trois jours de Noël et que je n'ai pas un sou pour acheter des cadeaux à ma petite famille. Je me sens cheap, bonne à rien, je me déteste : j'ai envie de tous les assassiner.

J'atteins enfin la porte rouge rue De La Reine et je sonne. Dès qu'il m'aperçoit, le gros bonhomme aux yeux bouffis fait : « Ah non ! pas elle ! » Je le réveille encore. Je lui demande vingt pinottes. Il me prépare le tout, emballé dans un petit papier d'aluminium qu'il me tend en soupirant et sans le lâcher avant d'avoir vu la couleur de mon argent. Je lui remets un chèque personnel de trente dollars en lui expliquant que j'attends mon chômage d'une journée à l'autre : je viendrai lui porter le cash « demain sûrement » et il n'aura qu'à me rendre le chèque... Il rouspète. Je lui rappelle que je suis toujours revenue le payer. Il hésite. Je pleure. Il cède. Je sors, mes larmes aussitôt séchées, et je m'en enfile une dizaine derrière le foulard à grandes rasades de Pepsi.

Nikky n'est pas à l'appart cette nuit, elle le déserte depuis quelque temps.

Au début, mes amis me résumaient les tribulations de la veille, me relatant sur quoi et sur qui j'étais tombée et combien de fois, bref dans quel contexte j'avais encore fait une folle de moi. Incapable de m'imaginer dans un tel état, c'était comme s'ils me parlaient de quelqu'un d'autre... Aujourd'hui, ils ne disent plus rien. Ils ont abandonné mon cas, se sont écoeurés de me relever. Je peux comprendre, même si ça m'attriste et m'insulte un peu. Pour tenter de me racheter à leurs yeux, je m'acharne à leur faire croire que je suis totalement à jeun alors que j'ai les pupilles grosses comme des cents noirs et que je trébuche dans mes pieds...

C'est vrai que je suis devenue la pire, je l'admets. Qui d'autre que moi, au fond, se défonce au point de casser le mobilier en perdant l'équilibre, au point de ne plus pouvoir parler, d'avoir les lèvres qui virent au bleu et de multiplier les crises de foie ? Qui d'autre que moi se tape des overdoses presque quotidiennement depuis des mois ?!

Je ne sais pas de qui je tiens. Mes parents sont les gens les plus straight de la planète, sobres à l'année longue. J'aurais pu devenir comme eux et me déconnecter naturellement, mais nous ne vivons pas à la même époque. Tandis qu'eux à douze ans se tapaient *Le Petit Prince* ou *Les Aventures de Robinson Crusoé*, de mon côté, au même âge, je tombais malencontreusement sur *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...*, une lecture qui changea ma vie : un jour je goûterais à l'héroïne, ma curiosité était piquée au vif.

En parallèle, il y a bien eu le film *Grease* que j'avais été voir et revoir au moins vingt fois cet été-là et qui aurait pu me sauver... J'imaginai l'école secondaire, dans laquelle j'entrerais bientôt, semblable à celle du film : colorée, musicale, dansante, festive ! Quand j'ai découvert avec effroi l'ambiance et les murs gris du campus de Sainte-Foy, j'ai vite compris ma méprise : c'était 1-0 pour Christiane F., j'allais bel et bien devenir une droguée. Je commencerais par le bas de l'échelle, c'est-à-dire par fumer, sniffer, etc., question d'habituer mon organisme. Chemin faisant, j'apprendrais à parler mal, à respirer la cigarette, à

marcher en talons hauts ; je découvrirais la musique de Sabbath, Maiden, Krokus, devenant une habituée des shows heavy metal au Colisée ; l'arcade derrière le Coq Rôti deviendrait ma deuxième maison. Et quand le grand jour arriverait — je devrais le provoquer —, ce serait bon à peu près comme je l'avais imaginé. Je me serais seulement perdue en chemin et je ne retrouverais jamais la route pour rentrer, pour redevenir celle que j'avais été.

Il y a un mois, pour la première fois, je ne me suis pas crue lorsque je me suis dit : « Demain j'arrête, c'est certain ». Ça m'a donné un choc. Bien sûr, j'ai songé à l'éventualité d'étirer ma déchéance dans le temps en me vendant l'idée que je n'avais pas touché le fond puisque je ne m'étais pas encore shootée à la bière ou au PCP, que je n'avais pas encore volé mes amis, vendu ma mère ou séjourné à l'asile... Mais une conscience implacable me suggérait qu'il était temps de choisir entre vivre et mourir et qu'à défaut d'agir il ne m'en restait plus, de toute façon, pour bien longtemps : j'allais bon train, titubant, offrir prématurément mes organes à quelque malade en attente de greffes.

Je me suis donc traîné les pieds jusqu'au terminus Voyageur du boulevard Charest et j'ai fouillé dans le bot-tin à la recherche de ressources, sans être sûre qu'il en existait. À l'hôpital Saint-François d'Assise de Limoilou, il y avait un département pour toxicomanes, alors j'ai tenté le coup. Le gars qui m'a répondu m'a dit de venir le voir le lendemain, mais à une condition :

— T'es-tu capable de venir à jeun, de rien prendre jusque-là ?

J'ai éclaté en sanglots.

— Qu'est-ce t'en penses ? Si c'était le cas, j'serais pas en train de t'appeler !

Les flâneurs et les voyageurs m'observaient : ce jour-là, c'était moi la vedette du spectacle de la misère humaine de Saint-Roch.

Le gars a finalement accepté de me donner quand même un rendez-vous, auquel je suis allée. Ils acceptent ma « candidature », sauf qu'ils n'ont pas de place pour l'instant, alors j'attends, j'attends, j'attends... Depuis un

mois j'ai eu le temps de mourir cent fois.

Cette nuit, j'aurais envie de prendre une centaine d'Halcion, de tomber dans le coma et d'entrer en civière à l'urgence : peut-être qu'ils me prendraient alors plus au sérieux et s'organiseraient pour me faire une place ?!

En tout cas, j'ai pas envie de courir, comme d'habitude, pour rentrer chez nous. Personne m'attend, de toute façon. J'ai seulement le vague projet de mourir et, en attendant, de continuer à errer un peu, tranquillement, en essayant de faire abstraction des chars qui font la file pour me renifler le cul.

— Hey ! P'tit ange ! Où c'est qu'tu t'en vas d'même ? Viens icitte, j'aimerais ça t'parler...

— Tasse-toi d'mon chemin esti de maquereau !

— Aie pas peur ! J'te mangerai pas, j'veux jusse te jaser...

La grosse Buick blanche me barre la route. Je pourrais la contourner, faire la sourde oreille, taire le vide qui résonne dans mes poches en retenant mon souffle le temps que ça passe, comme d'habitude ; continuer ma route en ligne à peu près droite, aussi pauvre mais conséquente qu'avant. Au lieu de ça, je ne sais pas ce qui me prend, je m'arrête à la hauteur du grand méchant loup et je le regarde droit dans les yeux : il doit avoir dans les soixante-dix ans, il me sourit en me parlant doucement et ça me désoriente soudainement.

— Qu'est-ce tu fais à t'promener toute seule de même à c't'heure-là ?

— C'pas d'tes affaires !

— T'as-tu des problèmes ? Tu veux-tu qu'on en parle ?

— Non...

— Tu travailles-tu... ?

— Non !

— Ben quoi... J' imagine que t'as besoin d'argent, comme tout l'monde... c'est normal... surtout avant Noël... Je comprends ça... Pauvre toi... Si j'peux te dépanner, mon p'tit trésor, ça m'fait plaisir !

Désarmée, je me demande comment il a fait pour deviner : lit-il dans mes pensées ? Du coup, je ne sais pas ce qui me prend de baisser subitement la garde et de bas-

culer ainsi dans un nouveau néant, oubliant ma lutte, mes principes, mon identité... Oubliant que je déteste Noël, de toute façon, autant que n'importe quelle autre fête de religion capitaliste et autant que l'argent lui-même et toutes les conneries que les gens sont prêts à faire pour en obtenir... Ça prenait une accumulation de 5000 Halcion pour me faire perdre définitivement la raison.

— O.K., c'est mille piasses un poignet.

— Han !? Mille piasses ?! Ah ! Ah ! Euh... c'parce que... j'les ai pas sur moi !

— Bon, ben... Cent piasses d'abord... Cent piasses un poignet... Pis je garde mes mitaines !

— Han ?! Ah, ah !... euh... O.K.

Je monte. On roule un peu, à la recherche d'un coin sombre et tranquille. On trouve, on s'arrête. Il s'appelle Armand, il revient de la Cage aux Sports et il est soul. Je lui demande l'argent : il me tend un billet brun. J'avance ma main, dans ma mitaine de laine. Il baisse la fermeture éclair de son pantalon et sort sa queue, petite et molle. Je le branle, machinalement, en regardant dehors la neige qui tombe. Au bout d'un interminable trente secondes, je renonce :

— Bon, c't'assez, j't'écœurée, anyway ça sert à rien tu bandes même pas, je décâlisse !

— Non ! Attends ! Attends ! Essaye encore jusse un p'tit peu... Tiens, m'a te donner plus de cash... euh... Cent piastres de plus, O.K. ? C'est toute c'qui me reste !

Il me tend deux billets rouges.

— Humprrr... O.K...

Je répète l'opération, sans plus de succès. J'abandonne à nouveau. Cette fois, il n'insiste pas. Il tient à me reconduire chez moi. J'en profite pour fouiller son sac, déposé entre nous : il ne s'aperçoit de rien mais, malheureusement, il a dit vrai, il est fauché. Il conduit si mal que je lui propose de prendre le volant. Il accepte. Dans mon dernier souvenir, nous zigzaguons rue Saint-Joseph, devant le casse-croûte Jeannine ; je ferme un œil, comme d'habitude, pour ne pas voir double, ce qui aide à demeurer du bon côté de la voie.

Ma mère me secoue, inquiète, exaspérée. Le concierge de l'immeuble lui a ouvert.

— Coudonc ! Tu dors ben dur ! Ça fait une heure que j'cogne à porte ! On réveillonne à soir, c'est Noël, t'en souviens-tu !?

— Euh... oui, oui... y est quelle heure ? Euh... je veux dire... y est quelle date ?

— On est le 24 ! T'es ben mêlée ! Ça va vraiment pas mieux tes affaires !

— Ben là...! Ciboire...! Donne-moi le temps d'me réveiller...

Je n'ai aucune idée depuis combien de temps je dors : deux heures, trois jours ?! Quelques flash-back particulièrement désagréables remontent à ma conscience : s'agit-il de cauchemars ou de la réalité ? Ce motté de la Cage aux Sports a-t-il vraiment existé ? Non, impossible que j'aie fait ça... Pas moi... Ce n'était qu'un mauvais rêve.

À terre, près du lit, je découvre quelques glorieux vestiges des dernières veilles : cartons de pizza, monticules de boulettes de papier d'aluminium, seringues, constat d'infraction de la police de Québec m'accusant de conduite avec les facultés affaiblies... J'essaie de me rappeler... en vain. Je cherche mon porte-monnaie, de l'argent... en vain. Sur la table, à travers les bouteilles vides et les cendriers pleins, une note m'est adressée :

Valou,

Si je te met pas à porte, tu ira jamais en désintox.

Ça fais que va-t'en, s'il te plais.

Bonne chance.

Nikky

Les deux bras me tombent.

Au même moment, ma mère, qui fait la vaisselle, m'apprend que l'hôpital a téléphoné : il y aura une place pour moi demain. Quoi ? Demain ? Déjà !? Je n'arrive pas à croire que ce fameux « demain » survient finalement. Je suis morte de peur et pleine de doutes... Vivre à froid, moi, pour le reste de mes jours ?! Je visualise difficilement l'exploit. Mais je le ferai. Sur les coudes et sur les genoux, peut-être, qu'importe, je le ferai. Parce qu'un suicide,

même accidentel, fait plus d'une victime. Parce que je connais trop la détresse des survivants pour oser l'infliger à quiconque m'aime encore.

Je fais mes bagages puis je griffonne un mot d'adieu à Nikky.

Adossée contre la porte, j'attends ma mère qui termine son brin de ménage. Je suis encore plus endormie qu'éveillée, pour faire changement. J'espère que l'auto est encore chaude... Bientôt un vrai bon repas... Bientôt la bonne bûche du Commensal... hum... J'ai faim !

Mais juste avant, me payer un dernier trip, impossible de faire autrement : passer rapidement chez le bonhomme pour lui acheter les dernières Halcion de ma vie. Emprunter un dernier vingt dollars à maman en lui faisant croire que c'est pour régler une dette. Ma dernière « dernière fois »...

Toujours aussi crédule, elle accepte.

Juste avant de sortir, je l'entends s'exclamer :

— Heille ! C'est les mitaines neuves que je t'ai données ça, dans poubelle ?!